

Commentaires

Number 16, December 1984, January 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23077ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1984). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche*, (16), 28–37.

aussi avec la présence plus au nord de l'une des deux superpuissances qui ne voit pas d'un très bon œil leurs vellétés d'insubordination. Claribel Alegria reprend en somme des thèmes connus depuis cent ans: la revendication d'un mieux-vivre fait partie de la tradition littéraire de presque toutes les nations qui sont parvenues à se délivrer de leurs tyrans, parfois pour retomber dans le même travers sous un autre nom. Au moment où le Nicaragua joue son avenir en tentant de négocier une coexistence pacifique avec les États-Unis, il ne peut qu'être bon de voir de plus près de quoi est fabriqué son univers mental.

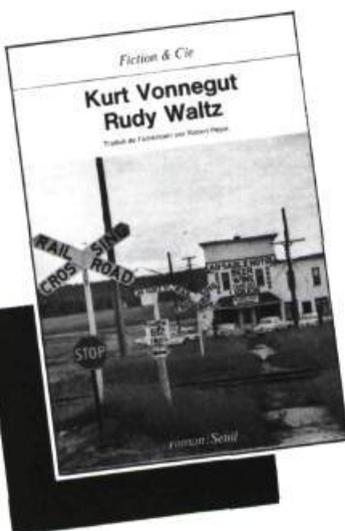
Michel Beaulieu

réapparition, est à l'image même du piètre héritage qui échoit aux vivants de cette inouïable Amérique des romans de Vonnegut. Quant à Rudy, il se prend pour «une grosse erreur ambulante»; la vie en étant une aussi grosse. Les productions matérielles de la société, les armes, les monuments à la gloire de l'éphémère, ne constituent rien d'édifiant; le «calibre» des personnages laisse supposer que la génétique est de moins en moins reluisante. Rudy ne courra pas le risque de répéter l'erreur à sa source. Il est asexué; d'ailleurs, la «baise», il a essayé, une fois, et franchement... Bref, l'existence est un sol fertile pour les erreurs de toutes natures, et surtout, les plus horribles.

Un jour, une bombe à neutrons, qu'on transportait comme ça, tout bonnement quoi!, fit un grand éclair dans la ville natale de Rudy. Pas de quoi paniquer: c'était une bombe «amie»! Franchement, «le monde a-t-il perdu un seul objet d'amour, étant donné qu'aucun bien n'a été touché?» Vonnegut est tout à fait sérieux dans sa démesure, et il marque une tendresse certaine envers ce qu'il qualifie de risible.

Rudy Waltz, c'est l'histoire du passage de la machine à la grande machination, du destin tragique des personnages à la hantise de Vonnegut.

Alain Lessard



RUDY WALTZ
Kurt Vonnegut
Seuil, coll. Fiction
et Cie, 1984

Il faut lire, du même auteur, *Le breakfast du champion*, pour savoir ce qu'il advient d'un individu qui décide qu'il est une machine. Notre type, sorte d'arriviste, est, de surcroît, un fumiste qui ne vend que du symbole rutilant sous forme de bagnoles. Le même personnage hante toujours les pages de *Rudy Waltz*.

La persistance du personnage, bien plus que sa simple



livre de Michel del Castillo, *La gloire de Dina*. Ainsi, le leitmotiv qui ponctue chaque chapitre du roman — «Il n'y a pas de commencement». — se répercute à la fin — «Non, rien ne commence, [...] mais tout sans cesse recommence, en une répétition hallucinatoire». —, tant il est vrai que toute histoire racontée n'est que l'écho écrit, la reprise fantasmagique de la première histoire inédite, mais vécue ou subie: crime et châtiement, grandeur et décadence.

Dès lors, construit en spirales, multipliant les effets de miroirs et de mise en abyme (au plein centre du récit, l'observation minutieuse de cette toile de Velasquez, «Les ménines», qui, elle-même représentation de la représentation picturale, irradie comme à l'infini les pistes (les points) de vues des divers personnages), ce roman se fait quête policière d'une identité, enquête auprès de la mémoire et de l'origine. En ce sens, del Castillo reprend ici la question qui se trouvait posée dans son roman précédent, *La Nuit du décret*: «tout romancier, dans ses manies, ses recherches et ses enquêtes, n'est-il pas un policier qui s'ignore?» À la fois détective et avocat engagés dans les arcanes des destins, ainsi partie et juge, ces activités du romancier fondent le vertige et le suspense qui emportent la lecture. Certes, constamment réfracté selon les diverses instances narratives, l'argument

PETIT PAYS
Claribel Alegria
Des femmes, 1983

Poète, essayiste et romancière, Claribel Alegria est née au Nicaragua, a grandi au Salvador et vit aux États-Unis, ce qui ne l'empêche d'ailleurs nullement d'appartenir à la littérature de son pays d'origine ou d'endosser, au plan politique, sa trajectoire actuelle. La parution d'un choix de poèmes sous le titre *Petit pays* répond à une nécessité: malgré reportages et enquêtes de tous ordres, la littérature seule permet de capter l'âme d'un peuple, n'en déplaise aux fervents de la géopolitique. Alegria donne souvent la parole aux démunis d'une société corrompue et se fait témoin de ses désirs dont le moindre était bien entendu le renversement d'un gouvernement particulièrement répressif et son remplacement par une véritable démocratie reposant sur les aspirations légitimes d'une population misérable dans un pays pourtant riche. Elle le fait en brèves lignes saccadées, lisibles par quiconque, où les allusions ne sont pas toujours claires pour un étranger. Dans l'ensemble, néanmoins, on reconnaîtra les gens ordinaires aux prises avec un destin qui leur échappe tant qu'ils n'auront pas pris conscience de leur capacité à la solidarité contre laquelle aucun pouvoir ne peut véritablement tenir à moins de procéder à un génocide, mais

commentaires

ne peut se résumer, ni se fixer. Quelques indices: le roman s'engage par la lecture d'un autre roman, *Une enquête à Syracuse*, écrit par Aldo Casseto, un frère inconnu, bientôt présumé, de Sandro, le narrateur de *La gloire de Dina*. Et c'est ce hasard de lecture qui va conduire aux mises en scène scripturaires de la figure de Diva, la mère impétueuse, tour à tour adorée ou abhorrée (par maints aspects, elle l'appellera la *Anne-Marie* de Lucien Bodard), énigmatique, «gitane ou juive», aussi superlative dans ses amours et ses esquives que dans les dédoublements illusionnistes de ses vies multipliées: «Dina jouait Dina» dans le plus grand «style d'une illusion». Autour de Dina, première «diva» de cet immense opéra baroque qui oscille entre les dérisions de Donizetti et les énergies de Verdi, se reconstitue tout le libretto familial, s'effec-

tue en un «imbroglio très sicilien» la longue remontée d'un arbre généalogique aussi tumultueux que passionné. Au terme de son propre roman, le narrateur se connaîtra deux nouveaux frères (Aldo et Brunetto, à la fois bâtards et enfants «perdus») et il aura dénoué avec l'aide d'Assunta, l'altière grand-mère, d'Antoine, l'avocat destinataire du récit, de Julien, son père, de Massimo, le demi-frère, de Fortunata, l'intendante confidente et observatrice des circonvolutions de la lignée, quelques boucles de l'inextricable noeud des vipères et des passions familiales. Car là, dans la splendeur défaite de la Sicile d'après-guerre, «rien, [...] ne se perd, rien ne s'oublie».

Miroir aux alouettes où l'écriture, la musique et la peinture se réfléchissent et se donnent finalement pour seule réalité, ce roman où les mots «fon-

dent aussi l'amour et la haine» retrouve à son tour, sa part de mémoire perdue. Passionnel. Passionnant.

Paul Chanel Malenfant

LES CABINES DE BAIN Monique Lange Folio, 1984

La narratrice des *Cabines de bain* est une jeune écrivaine qui se rend à Roscoff, en Bretagne, pour changer d'air. Pour désapprendre tout et pouvoir revenir à la vie. Faire de l'ordre dans sa vie, dans ses armoires et dans sa tête. La solitude et l'isolement vont lui permettre de se régénérer pour retrouver les autres. Pour retrouver les mots aussi, car aux blocages dans sa vie correspondent des blocages au niveau de l'écriture. Les



départs de son mari et de sa fille feront partie des souvenirs qui vont refaire surface.

Son séjour à Roscoff qui, au départ, était une sorte de

DIFFUSION PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

A C T E S S U D É D I T I O N S A C T E S S U D

*Cher Diego,
Quiela t'embrasse*
Elena Poniatowska

En quelques pages d'une pudeur et d'une discrétion exemplaires, Elena Poniatowska évoque ici la dévastation provoquée dans la vie d'Angelina Beloff par le départ de son amant, le peintre mexicain Diego Rivera. Dans ce récit épistolaire à une voix, c'est l'autre voix, celle de l'absent, qui par son silence donne à la solitude d'Angelina les dimensions du tragique. Ce petit joyau romanesque est d'ailleurs, depuis sa publication en 1978, l'un des livres les plus lus au Mexique.

Traduit de l'espagnol par Rauda Jamis
10 x 19 cm, 70 p., 9,00 \$

les éditions françaises
1411, rue Ampère - Boucherville (Québec) J4B 6C5
Tel.: (514) 641-0514

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF:

A C T E S S U D É D I T I O N S A C T E S S U D

retraite, un espace neuf pour réfléchir, sera aussi l'occasion d'une belle rencontre avec un homme. Le prétexte de cette rencontre: une cabine de bains.

Monique Lange parvient, grâce à la sensibilité de son écriture et à ses prises de conscience, à apprivoiser le lecteur au même titre que la narratrice apprivoise son mal à l'âme et ce que ce village paisible de Bretagne lui réserve. À noter: *Les cabines de bain* a reçu le prix des Quatre Jurys en 1982.

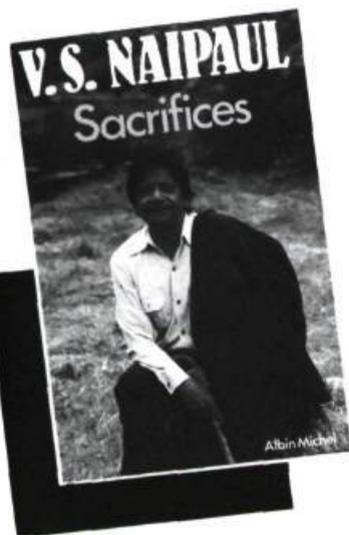
Susy Turcotte

revenir chez lui. Mais sa véritable destination, c'est désormais la compréhension des peuples, l'observation de leur recherche d'un ordre qui les aide à vivre.

En seconde partie, un récit de voyage en Côte-d'Ivoire, *Les crocodiles de Yamoussoukro*, illustre sa «méthode de voyage». «Le lecteur, dit-il en postface, verrait comment le matériel avait été rassemblé (...), comment il aurait pu pareillement être utilisé pour de la fiction, pour du journalisme politique, ou pour un documentaire. Mais ici le matériel est donné à l'état brut. *Les crocodiles de Yamoussoukro* offrent l'expérience du voyage et de la découverte des hommes pour l'intérêt de l'expérience même.»

Cette quête de soi-même et de l'autre est un exemple de simplicité et de sincérité. Le regard de Naipaul a toujours cette lucidité culturelle qui lui est très personnelle. Servi par une langue sans artifice, il dissèque sans cruauté, il révèle sans chercher le scandale — il s'efforce simplement de lire l'humain dans l'homme.

André Lemelin



SACRIFICES

Vidyadhar S. Naipaul
Albin Michel, 1984

Arrivé à la cinquantaine, l'Indien de Trinidad a senti le besoin de comprendre sa «vocation» en situant son propre personnage dans le temps et l'espace. Au début de ce *Prologue à une autobiographie*, qui forme la première partie de *Sacrifices*, il se souvient de l'époque où, jeune pigiste à Londres, il évoquait la vie simple de la colonie britannique. Puis Naipaul revient en arrière et fait ressurgir le passé enfoui de la mémoire familiale. Il comprend enfin le destin de son père, journaliste raté, et l'idéal d'écriture qu'il lui a légué. Ce n'est qu'en devenant écrivain qu'il peut

UN OISEAU BRÛLÉ VIF

Agustín Gomez-Arcos
Seuil

Agustín Gomez-Arcos a quitté l'Espagne en 1966 pour des raisons politiques. Il n'est donc pas surprenant de le voir mordre à belles dents à même l'Espagne franquiste. Et avec quel brio!

Mademoiselle Paula Martin a des idées bien arrêtées: elle vénère une certaine idée de la noblesse (sa défunte mère) et du pouvoir (le caudillo). Elle méprise avec autant de conviction le manque d'ambition (son père), le commun (ses belle-mère et demi-soeur), et surtout, le Républicain (sa bonne). Quant à l'amour, il se résume à l'hygiène et au calcul.



Une vie si bien organisée devrait être garante d'un avenir confortable et sans histoire. Mais c'est compter sans l'inéluctable changement social. Choc brutal et inattendu: on croyait à la pérennité de la sainte Espagne alors que celle-ci ne tenait qu'à un Saint. Une fois le dictateur mort, il ne reste plus que des hommes de carton-pâte. Et voilà que le monde extérieur — que l'on n'avait pas sonné — fait irruption partout, même dans les meilleures familles. Comment survivre dans de telles conditions?

Histoire à l'envers d'une désespérance incarnée magnifiquement dans le silence de la Rouge, républicaine et servante (servante parce que républicaine), ce roman est essentiellement un hymne à la liberté. Il combat la bêtise avec une arme redoutable: la dérision.

Denise Pelletier

LES VERS DU CAPITAINE

suis de
LA CENTAINE D'AMOUR

Pablo Neruda
Gallimard, 1984

Poète politique de réputation internationale, communiste avoué et militant, Pablo Neruda domine au XX^e siècle non seulement la poésie chilienne mais aussi celle de l'en-

semble des pays situés au sud des États-Unis. Ses livres les plus célèbres ne sont pourtant ni *Le Chant général*, ni les recueils d'*Odes*, ni même *L'Espagne au coeur*, mais ceux qui traitent de l'amour, ce thème universel entre tous. Son super best-seller demeure l'un de ses tout premiers titres, paru alors qu'il n'avait pas vingt-cinq ans, *Vingt poèmes d'amour et une chanson désespérée*. Les circonstances ont fait qu'au cours des dix ou quinze dernières années, on a surtout insisté sur ses ouvrages plus proprement politiques, mais l'éditeur chez qui a paru la presque totalité des livres de Neruda disponibles en français vient enfin de combler un gouffre en nous livrant des ensembles pourtant disponibles depuis plusieurs années en anglais: *Les Vers du Capitaine* suivis de *La Centaine d'amour*. La première suite avait d'abord paru en 1952 sous le couvert de l'anonymat en Italie. La deuxième suite a été écrite sept ans plus tard. Les circonstances: Neruda venait, au début des années cinquante, de rencontrer Mathilde Urrutia, qui allait devenir sa femme, et vivait d'autant plus intensément ce nouvel amour qu'il lui fallait le faire de façon clandestine.



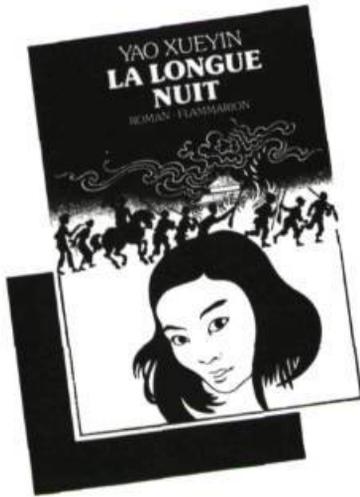
Les poèmes eux-mêmes passent par toute la gamme des émotions qu'il est possible

commentaires

d'éprouver dans de telles circonstances; Neruda, qui possédait alors son art comme jamais auparavant, y dévoile la passion dans ce qu'elle a de plus extrême.

Pour une raison que je m'explique mal, les traductions de Neruda sont rarement accompagnées du texte original, ce qui serait un moindre mal s'il ne s'agissait pas d'une langue aussi communément comprise que l'espagnol. Mais voilà tout de même un livre qui ferait un excellent cadeau pour «l'être cher» lorsque l'occasion s'en présentera: il s'agit bel et bien d'un amour triomphal qui ne connaîtra d'ailleurs son terme qu'au moment de la mort du poète en 1973.

Michel Beaulieu



teux de l'être, aspirant à vivre de la terre, mais poussés par l'exploitation à verser dans le banditisme (la galerie de portraits de la bande où se retrouve Jusheng est magnifique: du Robin généreux au salaud consommé); l'opiomanie généralisée est décrite avec un grand luxe de détails.

Le roman raconte une aventure personnelle de l'auteur. Jusheng, le personnage central, y apparaît extrêmement intelligent et sensible. Il réussit à se tirer d'affaire en devenant le fils adoptif de brigands mais n'oublie pas son frère, prisonnier comme lui, ni surtout sa mère.

Voilà un très beau livre, écrit dans un style simple, direct, presque à la manière d'un témoignage. Ajoutons, en terminant, que l'auteur n'a rien ajouté pour transformer son héros en précurseur de la conscience prolétarienne, malgré les pressions politiques qui s'exercèrent sur lui à l'époque de la Révolution culturelle. On se doute du courage qu'il lui a fallu. Son livre sera encore lu lorsque le maoïsme sera devenu une bizarrerie politique, court moment de cette longue nuit qui ne voit jamais le jour poindre.

Raymond Morel

L'AMANT Marguerite Duras Minuit, 1984

«L'histoire de ma vie n'existe pas. Ça n'existe pas. Il n'y a jamais de centre. Pas de chemin, pas de ligne. Il y a de vastes endroits où l'on fait croire qu'il y avait quelqu'un, ce n'est pas vrai il n'y avait personne.»

Voilà Duras. Le ton, toujours cette particularité dans le dire. Dans *L'amant*, c'est elle qui parle. Elle a quinze ans et demi en Indochine, elle rencontre l'homme de Cholen, *L'amant*, c'est comme se retrouver seule avec toute la vie, pour la première fois sans la famille pour unique figure.

Marguerite Duras dit «Je crois me souvenir», et c'est à cela que l'écriture assiste, à cette hésitation à reconnaître, non pas la peur, mais un certain

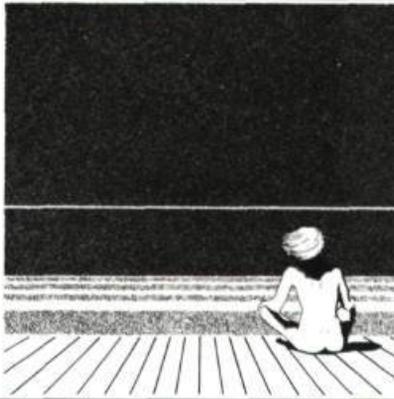


désordre de la mémoire, une chronologie inutile lorsqu'il s'agit de parler de la mort, la haine, l'amour. Pour ceux et celles qui ont lu plusieurs livres de Duras, *L'amant* peut être une lecture différente de l'oeuvre, je dirais peut-être plus

LA LONGUE NUIT Yao Xueyin Flammarion, 1984

Un adolescent de 14 ans fuit une zone de combats durant l'hiver 1924-1925 pour tenter de retourner chez lui, accompagné de son frère plus âgé. Ils sont enlevés par les hôtes des forêts vertes (désignation chinoise du maquis corse ou sicilien), c'est-à-dire des bandits qui vont tenter de rançonner, sans résultat, leur famille de petits propriétaires fonciers ruinés. Ils vivront parmi eux une centaine de jours.

À travers les divers personnages qui composent cette bande de truands, l'auteur décrit une Chine éternelle: le paysan asservi, heureux de son sort lorsqu'il mange ses maigres repas; une armée divisée entre plusieurs seigneurs de la guerre, incapable de refréner le banditisme, offrant aux plus forts de les intégrer et faisant, à toutes fins pratiques, la même besogne qu'eux, viols, pillages et massacres; la femme, épouse, fille ou concubine, servante misérable au-delà de toutes les misères communes; des bandits hon-



Jean-Marc Gouanvic et Stéphane Nicot
annoncent la parution de
ESPACES IMAGINAIRES II
anthologie de science-fiction francophone

Jean Barbe, Michel Béll, Michel Lamari, Daniel Paris, Jean-Pierre Platigat,
Marc Puvioncher, Christine Renard, Jean-Pol Rocquart, Daniel Serenne, Pierre Sormany

1 numéro 8,95\$ 2 numéros 16\$ 4 numéros 28\$

Nom

Adresse

Spécifier le ou les numéros désirés: 1 2 1 & 2 1, 2, 3 & 4

Chèques ou mandats à l'ordre de:
Jean-Marc Gouanvic, 6990, rue Ernest-Fleury, Trois-Rivières (QC) G8Y 5X3

LES PUBLICATIONS DES IMAGINOÏDES

douce d'intimité; de voir l'adolescente vêtue d'une vieille robe de soie, avec un chapeau d'homme et des souliers lamés or, qui veut écrire. Et qui désire l'homme de Cholen, malgré la mère, les frères, les interdits et le jeune âge. Il y a le désir, mais l'amour? La question se pose toujours. Impossible ou absolu?

Lorsque le livre se referme, on conserve l'impression d'avoir peut-être oublié, tout en sachant que quelque part en nous il y a ce fragment qui ressemble à l'homme de Cholen, comme quelque chose d'enfoui, qui attend.

Johanne Jarry

d'un roman relatant les aventures d'une femme plutôt très âgée et d'un homme plutôt très jeune désire conserver l'anonymat... Pourquoi? Et comment assurer la vente d'un bouquin sans auteur? se demande tout éditeur qui se respecte. Et qui ne respecte rien: Frensic et Hutchmeyer sont de fieffés coquins (lire de parfaits salauds) qui n'hésitent pas à poser certains gestes indéliçats, voire criminels, pour bien vendre (des millions d'exemplaires) de *Pitié, ô hommes*. Attentat, mariage, tromperie, naufrage, coups en tout genre mais coups de théâtre surtout, dissertation, philosophie, coquetterie et préméditation, Tom Sharpe n'a rien oublié entre Londres et un petit bled perdu des USA, rien ménagé pour réussir une satire savoureuse doublée d'un sacré bon polar. J'ai lu *La grande poursuite* dans l'autobus Voyageur avec un gamin de deux ans pour voisin, un gamin qui a hurlé pendant trois heures et j'ai ri quand même à gorge déployée. Le livre le plus drôle de l'année. Et de quelques autres.

Christine Brouillet

LA FEUILLE REPLIÉE

William Maxwell
Gallimard, Coll. L'imaginaire

La feuille repliée est l'histoire de deux adolescents qui font ensemble l'apprentissage de la vie. Spud, l'athlète, est l'objet de l'admiration de Lymie. Tout le drame réside dans cette réalité que le corps est le reflet de l'être: Lymie, au corps maigre et fragile, est vulnérable puisqu'il se mesure à Spud, le boxeur, celui qui a les muscles et le pouvoir de séduire. Lymie est séduit et pour ainsi dire réduit à une existence spasmodique: celle qu'il s'imagine pouvoir vivre en étant le double, l'ombre de son ami. Vivant en quelque sorte par procuration, Lymie est littéralement condamné à mort lorsque Spud



affirme son individualité. La tension alors s'accumule, la tristesse s'installe et Lymie perd toute motivation car il n'arrive pas à se reconnaître. Constatant qu'il est un être distinct de Spud et ne pouvant le supporter, Lymie tente de se suicider et découvre par ce geste qu'il a un corps réel capable de souffrir et donc capable de vivre. Le récit se termine sur ce rêve qu'a suscité l'expérience pénible du corps qu'a dû faire Lymie pour accepter la vie: «... et quand enfin il s'était relevé et s'était éloigné de la baignoire pleine de sang, c'était Spud qui était étendu mort près de lui, sur le plancher de la salle de bain.»

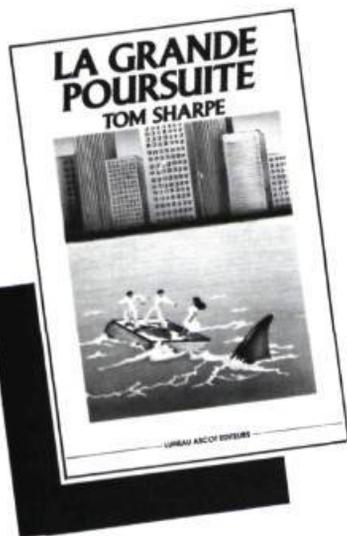
Publié en 1945, *La feuille repliée* de William Maxwell demeure, en 1984, un roman agréable à lire bien que l'écriture ne présente pas l'intérêt de certains romans modernes. Maxwell utilise beaucoup la description pour bâtir, indice par indice, une histoire dont chaque scène est motivée. Le lecteur est sollicité, il est appelé à deviner le dénouement, à «comprendre» les personnages, et enfin à saisir toute la portée existentielle que leurs expériences révèlent.

Sylvie Trottier

LÉGENDE ET VIE D'AGOUN'CHICH Mohammed Khaïr-Eddine Seuil, 1984

Le sol berbère du Sud marocain est foulé sous le pas du colonisateur européen et sa culture sombre dans l'oubli; c'est ce que nous raconte l'auteur de *Légende et vie d'Agoun'chich*: «La modernisation grignote peu à peu la beauté millénaire des choses.» Vivant maintenant en France, Mohammed Khaïr-Eddine est retourné dans son pays pour découvrir cette beauté enfouie et pour nous révéler son folklore. Le récit d'Agoun'chich est un long voyage dans lequel se rejoignent sa vie et les légendes de son peuple berbère jusqu'à ce qu'ils aillent tous deux s'endormir dans les cités modernes.

Dans un premier chapitre, Khaïr-Eddine nous présente presque d'une façon didactique la tradition berbère et nous communique sa profonde déception de voir celle-ci disparaître. Il décide alors de la ressusciter et nous raconte l'histoire mi-légendaire, mi-réelle d'un «bandit d'honneur» qui traîne avec lui les gènes de l'errance et de la haine. Lahcène Agoun'chich vit dans un village où la terreur est la loi entre les clans ennemis qui s'affrontent continuellement. Hanté par la vengeance du meurtre d'un des siens, il erre dans la vallée et traque les meurtriers. Sa poursuite désespérée l'éloigne de son village et le conduit sur la route du Nord, avec un autre desperado. Le chemin est parsemé de péripéties sanguinaires et de rencontres avec des mythes fantastiques, jusqu'à ce que les deux compagnons soient mêlés à des guerres contre le colonisateur. La lutte est cependant inutile contre l'arme moderne du conquérant. À la fin du voyage, Agoun'chich est pris de désarroi face au nouveau visage urbain façonné par la pénétration française; pour la première fois, il a peur des lois d'un monde qui n'est plus le sien, mais il devra s'y soumettre. «Le monde est fini, pensa-t-il à plusieurs reprises. Mon monde à



LA GRANDE POURSUITE Tom Sharpe Luneau Ascot éditeurs

Une poursuite implique souvent une course. Le titre du roman est donc bien choisi (même si ce n'est pas pour cette raison) car j'ai «couru» et non parcouru l'oeuvre de Sharpe, pressée de savoir ce qui adviendrait de ce livre incroyable qui n'est pas encore *La grande poursuite* mais *Pitié, ô hommes, pour la vierge*, un livre que je n'ai pas lu mais qui a une histoire fantastique, époustouflante, haletante. Que le lecteur sache seulement que l'auteur



moi est enterré comme ma mule. Dieu! Faut-il que je devienne comme les autres, un homme ordinaire, moi qui n'ai rien à voir avec eux et qui combattis toute ma vie pour la justice?»

Derrière ce roman de chevalerie plutôt cruel, s'impose une magnifique réflexion sur les lois humaines et sur la brutalité de la colonisation. Mohammed Khair-Eddine a fait le voyage inverse de son personnage principal; il est retourné aux vérités de la culture berbère qu'il nous enseigne dans une langue magnifique.

Isabelle Ferland

avec des personnes du peuple font rapidement mûrir Edmund mais sans faire disparaître le dilettantisme propre au jeune aristocrate découvrant le monde. Edmund s'intéresse moins aux marins qu'à leur langage, qu'il se promet d'apprendre. Tout n'est qu'objet d'étude car la bonne éducation interdit les sentiments et exige que l'on méprise ceux qui en expriment. Or il y a justement à bord un jeune prêtre naïf et pauvre. Quand le capitaine permettra à l'équipage de fêter le «rite de passage» lors de la traversée de l'équateur, sa pureté sera souillée par la bassesse des marins. Le pauvre en mourra de honte, abandonné de la seule personne dont il voulait gagner l'amitié. Edmund, ignorant du drame, fera au révérend Colley une bien froide démonstration de l'intérêt qu'il devrait porter à son sort. Il en gardera toute sa vie le remords.



RITES DE PASSAGE
William Golding
Gallimard,
coll. Du monde entier, 1983

Edmund Talbot, jeune Anglais dans la vingtaine qui ne connaît que la bonne société de château, fait route vers l'Australie où l'attend un poste important dans l'administration coloniale. Pour remercier son oncle de sa protection, il lui fait vivre par son journal l'exaltante aventure d'une traversée de quatre mois sur un vieux voilier de guerre.

L'inconfort, la promiscuité, le mal de mer, les contacts

L'écriture est enrubannée à la mode du XVIII^e siècle: les métaphores se succèdent et il importe d'accomplir de longues circonvolutions autour du bocal. L'on sait demeurer dans les formes: — «Dites-moi, mon brave, quelle est cette puanteur? — Une puanteur, monsieur? Quelle puanteur, monsieur?» Comme il se doit, l'humour est fréquent et toujours très très british: «Quelques

taloches leur rendirent l'air abattu qu'exigeait la bienséance...».

Le neuvième roman de l'auteur de *Sa Majesté des mouches* est le fruit de la maturité d'un écrivain de 70 ans.

Merveilleusement écrit.

Lise Barrette

HURLEVENT DES MONTS
Emily Brontë
Garnier Flammarion, 1984

Pierre Leyris a décidé de revoir la traduction qu'il avait faite, en 1972, des *Hauts de Hurlevent*: ce qui donne lieu, sous un titre quelque peu modifié, à une réédition du roman chez Flammarion. Travail fort apprécié.

ble qu'il convient de souligner, et qui rend justice à l'écriture tourmentée d'Emily Brontë.

Relire aujourd'hui *Hurlevent des monts*, c'est faire resurgir à la mémoire une écrivaine peut-être masquée par son oeuvre furieuse et sombre, une oeuvre étonnamment singulière si l'on songe qu'elle fut écrite sous le règne morne de l'austère Victoria. Emily Brontë, dont Bataille dit «qu'elle eut de la passion une connaissance angoissée: cette connaissance qui ne lie pas seulement l'amour à la clarté, mais à la violence et à la mort», mérite en effet d'être réactualisée.

Hurlevent des monts nous projette, sans équivoque possible, dans l'absolu d'une passion féroce et première, livrée dans son entièreté indéchiffrable et



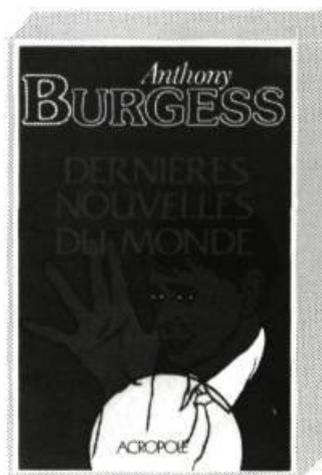
À LIRE ABSOLUMENT...

UN ÉVÉNEMENT LITTÉRAIRE!

Anthony Burgess

Dernières nouvelles du monde est un livre gênant. Un livre événement, salué par toute la critique.

Le dernier roman d'Anthony Burgess



Demandez nos catalogues gratuits.
EDIPRESSE (1983) Inc.
5198, rue Saint-Hubert Montréal H2J 2Y3
(514) 273-6141



dans son paroxysme, qui nous parvient, dans chacune des pages de ce récit, comme l'ultime inscription d'un désir insoluble dont on sent que le geste érotique ne saurait être qu'une phase anodine pour le tragique ici pressenti.

Ce qui est par ailleurs remarquable dans l'acte d'écriture d'Emily Brontë, c'est la puissance de l'implicite, puisque cette «histoire» est en réalité narrée par une domestique de la famille: ne nous sera donc donné à lire que ce qu'elle aura vu et entendu. Par ce contraste admirable entre l'apparente retenue du langage et la violence dont il se fait le révélateur et le témoin, *Hurlement des monts* mérite que, loin de tout préjugé romantique, on s'y attarde.

Francine Bordeleau

BARONNETS ET BARS HONNÊTES Wodehouse 10/18

Vous vous rappelez avoir lu «*Three men in a tub*»? Hilarant, n'était-il pas! Ainsi en est-il de «*Baronnets et bars honnêtes*»: tordant, tout simplement tordant. Ce recueil présente dix nouvelles d'un auteur anglais

manifestement prolifique qui fait évoluer ses personnages dans un décor à faire vibrer d'aise Miss Marple.

Le point de départ est à chaque fois le même: une des salles ou le bar du club *The Drones* dans la City, où, à partir d'un fait anodin, un cerveau enfumé et embrouillé se met à raconter une aventure survenue à un autre membre ou à un quelconque parent. On nous entretient dès lors des mésaventures de deux propriétaires de hauts-de-forme tout neufs, d'un week-end raté dans un manoir infesté de chats, du code d'honneur d'une famille ancienne, d'une visite en ville d'un oncle particulièrement frondeur, des élans égalitaires d'un jeune bourgeois et d'autres drôleries semblables qui finissent toujours bien.



Les récits se déroulent vraisemblablement au début du siècle, dans un merveilleux pays où on trouve toujours un train ponctuel pour rejoindre le moindre recoin à la campagne et où le courrier arrive à destination la journée même, au plus tard le lendemain.

Même un peu boîteuse, la traduction donne le goût de connaître le texte original pour jouir à fond de toutes les subtilités de l'humour anglais.

Claude Régnier



POÈMES 1913-1917 Vladimir Maïakovski Messidor/Temps actuels, 1984

Inséparable de la Révolution d'Octobre à laquelle il a prêté son génie, le nom de Vladimir Maïakovski ne l'est pas moins du mouvement futuriste russe qui réunissait des alchimistes du verbe tels que Khlebnikov durant cette époque effervescente entre toutes que furent les années 1910, tant au plan artistique — alors que naissaient et disparaissaient plusieurs mouvements — qu'au plan proprement politique — alors que se jouait une course vers le Pouvoir dont les Bolcheviks de Lénine et de Trotsky sortiraient vainqueurs. De Maïakovski, on connaissait déjà un ensemble de fragments de même qu'un long poème, *Le Nuage en pantalons*, parus tous deux chez les Éditeurs français réunis, et trois pièces de théâtre. On ne peut qu'être étonné de ce que ses poésies complètes n'aient jusqu'à maintenant fait l'objet d'aucune édition en français, mais si l'on en croit la préface des *Poèmes 1913-1917*, ce premier volume sera suivi de plusieurs autres jusqu'à épuisement de la matière. Ce volume s'attarde essentiellement aux années futuristes, mais les poèmes eux-mêmes, s'ils s'attachent à l'ego plutôt flamboyant de l'auteur, laissent transparaître ce que seront ses préoccupations de la période révolution-

naire, qu'il prophétise avant de l'appeler de tous ses vœux. Le moins que l'on puisse dire de ce poète est que ses émotions sont sans cesse exacerbées; son génie propre (et sans le moindre doute énormément de travail et d'intuition) fera le reste. Nous sont ainsi restitués une tragédie futuriste en vers qui porte le nom de l'auteur, de même que quatre longs poèmes dont l'amour et la volonté de scandaliser, caractéristique des futuristes, occupent la presque totalité de l'espace. Cette poésie déferlante ne peut qu'emporter l'adhésion (d'ailleurs, qui songerait à se sentir ulcéré par ses outrances...). Une présentation soigneuse de Claude Frioux, qui en a assuré une excellente traduction — excellente parce qu'elle se lit comme un poème écrit en français... — permet de situer cet univers unique de l'un des très grands noms de la poésie russe, qui n'en manque pourtant pas.

Michel Beaulieu

LA BELLE ET LA BÊTE suivi de PASSION DES CORPS

Clarice Lispector
Éd. des femmes, 1984

«Et je n'écris «ceci» qu'histoire de voir si je parviendrais à trouver quelque réponse aux questions me torturant de temps à autre, et troublant ma quétude: quel fut le sens du passage de W. en ce monde? quel fut le sens de ma douleur? quel fut le fil de ces événements... «Éternité. Vie. Monde. Dieu?»»

La simplicité est parfois inhabituelle. Je parle d'une simplicité éblouissante et qui, paradoxalement, nous rend complexes. Qui est Clarice Lispector? Auteure brésilienne, disparue en 1977, publiée en grande partie aux Éditions des femmes, qui nous quitte définitivement (je pense) avec ce recueil de nouvelles écrites entre les années 1940 et 1977.



et la bête, nous assistons à la mise en place de ce qui deviendra l'oeuvre littéraire: des récits tragiques, d'une douceur violente (celle de l'instant qui saisit, puis se tait: l'art de la nouvelle). *Passion des corps* a été produit sur commande, un peu avant sa disparition: des histoires de gens délaissés, mais encore vivants, malgré tout. Elle dit: «J'ai déjà tenté de regarder de près le visage de quelqu'un, d'une caissière de cinéma. Afin de pénétrer le secret de son existence. Inutile. L'autre est énigme. Et ses yeux sont des yeux de statue: aveugles.» Cette énigme qu'elle nous rend, entière.

Johanne Jarry

En 1940, Clarice Lispector a seize ans. Elle écrit (comme dirait Duras d'Aurélia Steiner). Superbement obsédée par la mort, elle défie, sans jamais sous-estimer la force et l'emprise qu'a cette inconnue sur chaque instant. Une écriture qui ne leurre pas. Dans *La belle*



POISSON D'AMOUR Didier Van Cauwelaert Seuil

L'auteur dit de son roman qu'il est assez nourrissant. On sait que le poisson est bourré de vitamines, mais très digeste et

peu calorique. Le roman de Cauwelaert est ainsi: léger, primesautier, drôle, tendre, vivant comme une truite arc-en-ciel. Le héros a la ténacité (ou l'inconscience suicidaire) des saumons qui remontent le courant pour aller frayer; c'est peut-être une parenté aquatique qui guide Béatrice vers ce jeune homme: après tout, son père n'est-il pas mort dévoré par les piranhas? En Amazonie où elle veut aller? Philippe l'accompagnera-t-il? Que faire alors de la chaise à porteur qui les a réunis et d'une grand-mère qui mange des glands pour s'embaumer vivante? Que faire sinon sourire à la lecture de *Poisson d'amour*. L'écriture de Van Cauwelaert est jeune, piquante, fraîche, acidulée; il y a de la magie dans le roman, magie que je sentais plus à Paris dans un quotidien métamorphosé qu'en compagnie d'un Indien Yanomami, tout exotique qu'il soit. ▶



Le premier choix

- des grands lecteurs
- des bons éducateurs
- des vrais bibliothécaires

«le choix de...»

Des écrivains émérites nous révèlent quelles pages de leur oeuvre parlent le plus et le mieux à leur coeur.



Notre dernière parution:
Le choix de Claire Martin
dans l'oeuvre de Claire Martin

Procurez-vous chez votre libraire ou commandez par poste chez l'éditeur, à 6,95 \$ l'exemplaire:

Série A

- Le choix de Victor Barbeau dans l'oeuvre de Victor Barbeau
- Le choix de Cécile Chabot dans l'oeuvre de Cécile Chabot
- Le choix de Robert Choquette dans l'oeuvre de Robert Choquette
- Le choix de Roger Duhamel dans l'oeuvre de Roger Duhamel
- Le choix de Gustave Lamarche dans l'oeuvre de Gustave Lamarche
- Le choix de Rina Lasnier dans l'oeuvre de Rina Lasnier
- Le choix de Félix Leclerc dans l'oeuvre de Félix Leclerc
- Le choix de Clément Marchand dans l'oeuvre de Clément Marchand
- Le choix de Simone Routier dans l'oeuvre de Simone Routier
- Le choix de Félix-Antoine Savard dans l'oeuvre de Félix-Antoine Savard

Série B

- Le choix de Simone Bussièrès dans l'oeuvre d'Adrienne Choquette
- Le choix de Clémence dans l'oeuvre d'Alfred Des Rochers
- Le choix de Jacqueline Vézina dans l'oeuvre de Medjé Vézina

Nom:

Adresse:

Chèque inclus

Les Presses Laurentiennes
1645, avenue Notre-Dame
Charlesbourg, Qué., G2N 1S6

Mais trop crédible... je préfère l'ambassadeur de service ou une basketteuse-visiteuse de prison ou un roman d'amour qui commence dans une salle de vente.

Christine Brouillet



LES MORTES
Jorge Ibarguengoitia
Belfond, 1984

Le Mexique a pleuré l'un de ses grands écrivains lorsque, le 27 novembre 1983, Jorge Ibarguengoitia a trouvé la mort à bord de l'avion qui s'est écrasé près de Madrid. Écrivain de talent et récipiendaire de plusieurs prix sud-américains, il laisse derrière lui une oeuvre ironique d'observation des moeurs de son pays. Son roman, *Les mortes*, en est la preuve évidente.

En effet, ce roman s'inspire d'un fait divers qui s'est produit il y a une vingtaine d'années au Mexique. Trois soeurs (deux officiellement dans le roman), propriétaires d'une chaîne de maisons closes, sont accusées d'avoir séquestré, maltraité et assassiné plusieurs des filles de joie qui travaillent sous leurs ordres. Sur ce fait banal, Ibarguengoitia a monté un échafaudage de situations parfois cocasses mais révélatrices de l'âme populaire mexicaine.

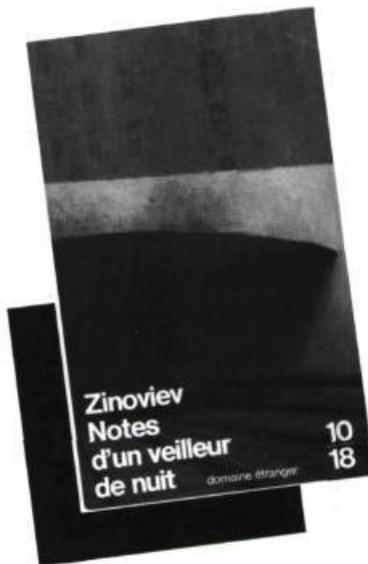
Le roman s'ouvre sur ce qui ne s'annonçait que comme un règlement de comptes plutôt inoffensif. Une amoureuse éconduite veut donner une bonne leçon à un ancien amant en attaquant à main armée sa paisible boulangerie. En arrêtant cette femme, la police découvre un filon assez compromettant pour la coupable. De fil en aiguille, après avoir interrogé divers témoins qui font surface à mesure que l'enquête avance, la police déterre (et ce n'est pas peu dire!) une histoire crapuleuse. Le lecteur suivra avec intérêt le récit de chaque témoin. Il sourira devant la simplicité de ces petites gens de province, peu instruits mais très instinctifs.

Jorge Ibarguengoitia emprunte le ton de la chronique policière avec force descriptions et des dialogues repris dans le menu détail. Il imagine l'enquête telle qu'elle a pu se dérouler il y a vingt ans, avec sans doute des exagérations nées de la plume de l'écrivain! Ses personnages, sans prétention, qui semblent tous se prendre au sérieux, sont très souvent risibles. Une belle satire des moeurs mexicaines.

Louise Caron

NOTES D'UN VEILLEUR DE NUIT
Alexandre Zinoviev
Collection 10/18, 1979

Les *Notes d'un veilleur de nuit* tiennent tout à la fois de l'écrit pamphlétaire, de la satire et de l'absurde. Présentées sous forme de journal personnel que tient secrètement, voire illicitement, un «exclu volontaire» (i.e. quelqu'un qui a eu l'inconscience, le toupet ou le courage, ou tout cela à la fois, d'émettre une opinion non conforme à celle de la majorité), l'auteur se livre ici à une véritable dénonciation du totalitarisme. Les pages de ce journal nous apprennent comment un Ibanien moyen occupant une



situation enviable et destiné à un avenir tout aussi enviable, peut du jour au lendemain devenir simple veilleur de nuit, peu importe qu'il ait été médecin, ingénieur ou membre du parti. Au fil des pages, le veilleur de nuit fait une véritable autopsie (sic) du régime totalitaire en place à Ibank (il n'y a évidemment que le nom qui soit ici fictif et les nombreuses allusions à l'U.R.S.S. crèvent pour ainsi dire les yeux), et explique pourquoi un tel régime ne peut souffrir aucune forme de liberté, pas plus celle de se déplacer sans contrainte que celle de créer. C'est qu'un tel régime repose essentiellement sur la peur.

À la longue, les *Notes d'un veilleur de nuit* lassent cependant. En partie parce qu'elles tiennent toujours le même discours avec quelques variantes, et que le journal emprunte — et se disperse — plusieurs modes d'écriture: essai, dialogues, poèmes. La forme est ici manifestement au service du message que l'on veut transmettre.

J'avoue préférer de beaucoup les romans de Kundera — entre autres *La plaisanterie* — qui attaque et dénonce de façon plus subtile et plus efficace l'absurdité d'un régime qui tend au totalitarisme.

J.P. Beaumier

LE GUETTEUR
Vladimir Nabokov
Folio, 1983

La réédition du *Guetteur* dans la collection Folio nous convie à redécouvrir Nabokov, à prendre connaissance de l'univers romanesque de ses premiers écrits qui, tout en annonçant ses oeuvres plus importantes, sont d'une facture différente. Ici, le lecteur cherchera en vain des éléments tels l'autoréflexivité de l'écriture ou cette propension de l'écrivain russe à amalgamer critique et fiction, qui le consacreront comme moderne. Mais il retrouvera le plaisir de raconter et la verve ironique de l'auteur, ainsi que son obsédante thématique du miroir. Avec, en prime, une savoureuse description du milieu des émigrés russes de l'entre-deux guerres.



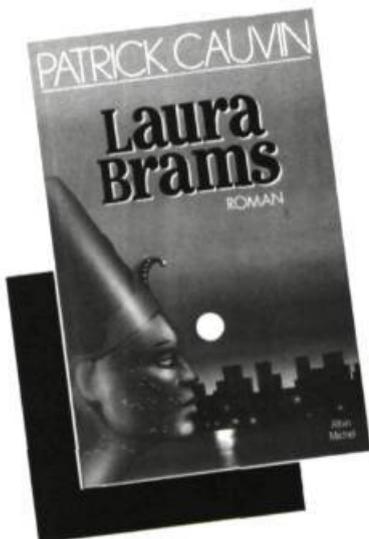
Construit sur le mode du roman policier, *Le Guetteur* présente une énigme qui se doit d'être d'emblée résolue si l'on veut prendre davantage plaisir au récit de Smourov, jeune homme pusillanime désespérément en quête de son identité. À l'affût des images de lui-même que lui renvoient les personnes qui l'entourent, le narrateur sera à la fois proie et chasseur puisqu'il s'offre en pâture en cherchant à imposer une image

commentaires

de lui différente de sa personnalité composite. Après multiples déconvenues, Smourov acceptera, non sans bonheur, sa condition de guetteur.

Si ce roman n'innove en rien — le même sujet avait été exploité avec plus de force, quelques années auparavant, par Italo Svevo dans *La Conscience de Zeno* —, il n'en invite pas moins, par ses phrases adroitement ciselées et sa puissance d'évocation, à prolonger le plaisir de la lecture au-delà du petit déjeuner.

André Lamontagne



LAURA BRAMS Patrick Cauvin Albin Michel

Qui est Laura Brams? Une pharmacienne hollandaise, espiègle et très belle ou la réin-

carnation d'une Égyptienne qui aurait vécu il y a quatre mille ans et qui aurait aimé, dans sa première vie, un certain Michel Blazier? Romancier, vivant au vingtième et fou de Laura? Si amoureux d'elle que cette histoire qu'il ne saurait imaginer ne le détache pas de la jeune

femme; il cherche à savoir avec elle, pour elle, la vérité, le contenu du sarcophage. Qu'un «psy» ait expliqué le mystère et qu'un expert en parapsychologie se soit penché sur ce cas étrange n'empêche pas le destin de suivre son cours. Pour le plaisir du lecteur, Cauvin écrit efficace: de l'humour, de l'amour, de l'argent mais pas trop, des paysages enchanteurs, des personnages sympathiques et une habileté naturelle à mêler le merveilleux au quotidien. Cela favorise grandement l'éclosion d'une énigme s'inspirant de réincarnation. Un bon auteur n'est-il pas un peu mystificateur? La préface du Pr. Starcken m'a fait douter de tout; existe-t-il réellement? Dans ce cas, que penser de Laura, Michel et Télé et Sylvio et leurs ancêtres?... Sont-ils réincarnés ou simples créatures (!) de Patrick Cauvin?

Christine Brouillet

NOUVEAUTÉS

Constance ou les pratiques solitaires

Laurence Durrell
Gallimard

Pologne

James Michener
Seuil

Le loup meurt en silence

Luc Estang
Seuil

Comédies italiennes

Pierre Jean Remy
Flammarion

Pacific Palisades

Jack Alain Léger
Flammarion

Salman le solitaire

Yacher Kemal
Gallimard

Un enfant

Thomas Bernhard
Gallimard

La croisade de Lee Gordon

Chester Himes
10/18

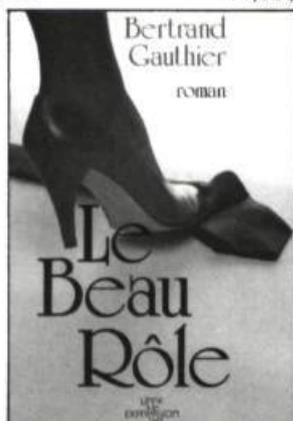
Journal d'un écrivain

Virginia Woolf
Christian Bourgois

FLASH-LECTURE

Éditions Libre Expression

14,95\$



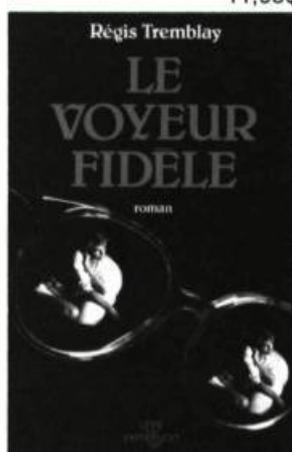
11,95\$

Un rôle étonnant!

La condition masculine selon le point de vue d'un homme.

L'histoire d'un bien bon gars qui ne joue plus le «beau rôle».

Par l'auteur du roman *Les amantures*.



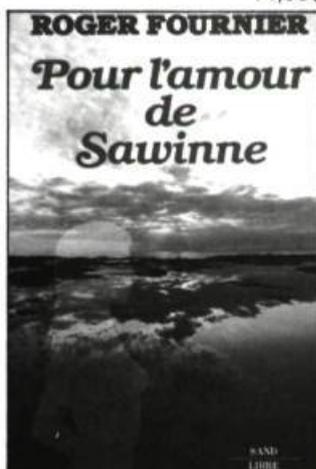
11,95\$

Un destin séduisant!

Le mal de vivre, le mal d'aimer devient le symbole de cette fin de siècle.

Marc-André et Christine incarnent cette nouvelle crise amoureuse.

Le premier roman de Régis Tremblay, critique au *Soleil*.



Un récit envoûtant!

Un homme en quête d'absolu: Norbert. Une beauté innocente et sauvage: Sawinne.

Un amour où la passion les entraîne vers la mort.

Le dernier volet du cycle taurin de Roger Fournier.